

Editorial

A propos d'Athènes en 1943

Nous savons tous qu'il n'est ni aisé, ni honnête de récrire l'Histoire.

Nous savons tous que le grand danger pour l'historien est d'interpréter les faits d'antan à la lumière des connaissances acquises depuis.

Nous savons tous que septembre 1943 n'est pas mars 1943 ni juillet 1942¹ mais nous nous souvenons que la capitulation du VIème corps de l'armée allemande à Stalingrad le 2 février 1943 a marqué le tournant de la guerre.

Nous savons tous que, durant les années terribles, les situations furent bien différentes ici et là, au Danemark ou en Belgique, à Gênes ou à Marseille, à Sofia ou à Sarajevo, à Athènes ou ailleurs en Grèce même, à Salonique par exemple, pour ne pas parler de l'Europe de l'Est.

Nous le savons tous. Nous n'avons pas à juger des attitudes, nous qui n'étions pas parmi les dirigeants juifs en 1943.

Mais nous sentons tous aussi que la douleur s'avive tout de même sans qu'on puisse l'endiguer, cinquante-trois ans après, quand on pense à la ville dont le nom nous vient aux lèvres, et à la manière dont les responsables juifs réagirent là dans des circonstances proches de celles rapportées dans la présente livraison².

Vous trouverez en pages 13 à 15 un dossier important que nous devons à Alice Benmayor, fille du rabbin Barzilai, sur le sauvetage des Juifs d'Athènes durant l'occupation allemande de la ville.

Des livres très variés sont commentés par divers chroniqueurs dans des styles passablement différents, cassettes et disques ne sont pas oubliés, la gastronomie y figure sous une forme...romanesque, et la *lingua muesta*, avec trois articles, occupe la place qui lui revient, cotoyant des poétesses sépharades et des idées de voyages en Espagne. Beaucoup question d'Espagne dans cette édition ! □

La Rédaction

¹ voir notre numéro précédent, page 5.

² à la suite de la précédente d'ailleurs.

Enseignement

A la liste des enseignements que nous avons publiée dans notre édition précédente, il convient d'ajouter, tous à Paris :

Un qui vient de commencer, sur la grande figure d'Isaac Abravanel (1437-1508), dispensé par **Jean-Christophe Attias** le **mercredi** de 16 à 18 heures à la Section des Sciences religieuses de l'École Pratique des Hautes Etudes, en Sorbonne, 45 rue des Ecoles, escalier E 1er étage.

Les deux autres commencent en Janvier 1997.

De langue judéo-espagnole dispensé par **Haïm Vidal Sephiha** à l'Université de Paris VII-Saint Denis, département d'hébreu, chaque **vendredi** de 11 à 12 heures à compter du 10 janvier.

D'**Esther Benbassa** sur les Juifs des Balkans, à l'Université Inter-Âges de Paris IV-Sorbonne, 1 rue Victor Cousin à partir de fin janvier 1997, renseignements au n° d'appel 01 40 46 26 19.

SOMMAIRE

N° 20

Livres

Bibliographie	2
Amsterdam	2
Catalogne	3
Poétesses sépharades	4
Espagne médiévale	5
Espagne, tourisme	9

Gastronomie

10

Itinéraires exemplaires

11

Points d'histoire

Athènes 1943	13
---------------------	-----------

Recherches familiales

15

Muestra lingua

l el Dyo se desperto	16
-----------------------------	-----------

	17
--	-----------

Audio-visuel

18

ÉBAUCHE DE BIBLIOGRAPHIE SÉPHARADE (SUITE)

¹ Institut Ben Zvi
P.O.B 7504
Jérusalem 91076
FAX 972 30 26 38 310

A la bibliographie sommaire que nous avons publiée dans notre numéro précédent il est utile d'ajouter deux ouvrages intéressants à un titre ou un autre :

BENBASSA Esther et RODRIGUE Aron : Juifs des Balkans, espaces judéo-ibériques XIVème-XXème siècle. Paris. La Découverte 1993. 415 pages. Nous avons commenté cet ouvrage trans-frontières dans notre numéro de juin 1993, le proposant comme l'un des livres de référence sur le sujet.

NAHON Gérard
Métropoles et périphéries séfarades d'occident. Paris. Editions du Cerf, 1993. 492 pages. Nous avons relaté l'originalité de la vision offerte par cet ouvrage dans notre numéro de juin 1994.

Puis ce dernier qui vient de nous parvenir :

ATTAL Robert

Les Juifs de Grèce. Bibliographie, additifs à la première édition¹.

Jérusalem. Institut Ben Zvi 1996. 120 pages.

Tous les universitaires et les chercheurs savent bien qu'on ne pouvait travailler sur notre culture hispano-balkanique sans avoir disposé, sous le coude gauche, la superbe bibliographie de Robert Attal. Mais outre qu'elle datait de 1984 elle était devenue introuvable - sauf en bibliothèque. Robert Attal s'est attelé à la tâche de la mettre à jour au fil de ses lectures et découvertes de par le monde, et il en résulte ce volume qui deviendra à son tour indispensable, associé au premier. Il comporte des sections en hébreu, en français et en grec.

Et dans ce cas comme dans bien d'autres, l'ouvrage n'aurait pu voir le jour sans la constante attention bienveillante de l'Ing. Aharon Rouso de Tel-Aviv, et son Centre de Recherches sur le Judaïsme de Salonique. □

La Rédaction

Livres

LA LITERATURA SEFARDÍ DE AMSTERDAM ²

(en espagnol) Harm den Boer

Sous un titre très modeste, Harm den Boer nous offre un grand livre sur le destin des juifs ibériques immigrés à Amsterdam aux XVIe et XVIIe siècles à travers leur littérature. Ce terme doit être pris dans son sens le plus large car elle inclut non seulement la prose, la poésie, le théâtre, mais encore les écrits didactiques et doctrinaux. Bref, il s'agit de la vie culturelle sous toutes ses figures, à l'exclusion des débats strictement philosophiques et théologiques qui ne furent pourtant pas étrangers à cette jeune communauté.

Ce livre constitue une remarquable synthèse, toujours enrichie par de fines analyses fondées sur des textes pertinemment choisis. En fait, cet ouvrage se constitue sur un ensemble de recherches et un corpus de 400 textes d'auteurs juifs d'origine ibérique installés à Amsterdam. A travers leur littérature Harm den Boer nous fait revivre, avec intelligence et rigueur, deux siècles de la vie d'une communauté qui fut le phare du judaïsme occidental.

L'originalité de l'approche et de l'exposition de l'auteur tient surtout à la méthode choisie qui refuse la chronologie au profit de courts chapitres thématiques et toujours illustrés par les écrits de ces nouveaux juifs qui s'intègrent

remarquablement dans la démonstration et le discours. Nous sommes surpris et éblouis par la diversité des genres dans lesquels excellaient ces juifs déracinés, mais jamais oublieux de leur patrimoine culturel ibérique. C'est pourquoi l'auteur accorde une si grande importance à la langue - portugais et espagnol - aux destinataires des ouvrages, au véritable lieu de parution et aux fausses pistes destinées à satisfaire les exigences d'une autocensure juive, bien plus que les magistrats de la ville.

Le poids de l'hispanité détermine l'auteur, à travers une exploration des académies littéraires fondées sur le modèle espagnol, à faire le point pour situer le moment de la rencontre entre la spécificité juive et celui de l'héritage culturel. Signalons enfin, à titre d'exemple de l'originalité de ce travail, les analyses typologiques des sermons, indispensables témoignages pour une mise en perspective des valeurs de la communauté.

Si l'on s'intéresse, à quelque titre que ce soit, à la plus fascinante communauté sépharade européenne, la lecture de ce grand livre, qui comporte une très riche bibliographie, s'impose. □

Henry Méchoulan

*Mas vale buena fama
ke sako de plata*

² Instituto internacional de Estudios Sefardies y Andalusies, Universidad de Alcalá, 1996, 345 pages, bibliographie primaire, bibliographie secondaire, index des noms propres, index des planches.

Nos plus anciens lecteurs se souviennent peut-être que dans la LS 10 de juin 1994 nous avons publié un article signé de Maryse Choukroun, aux confins d'onomastique et histoire, sur les noms typiquement ou alternativement juifs en Catalogne, région que Maryse étudie depuis bien des années.

Elle nous fait parvenir maintenant un fort curieux ouvrage de son maître, celui qui lui a inoculé le virus de la recherche en Catalogne... et nous conte l'improbable et pourtant véridique histoire suivante :

Un jour de 1937, le 3ème bureau de la gestapo installé à Barcelone - oui, en 1937 ! - fait savoir à Lluís Marcó i Dachs, tout jeune homme, qu'il est d'origine juive.

Et depuis lors Lluís a consacré son temps et son énergie jusqu'à maintenant à étudier et connaître la vie, l'œuvre et le destin des juifs de Catalogne. Il en a acquis une culture immense, on s'en doute, et il vient de publier ce livre :

JUEUS ALS PAÏSOS CATALANS SEGLES X - XV ¹

(en catalan)

Lluís Marcó i Dachs

Lluís Marcó i Dachs commence par nous éclairer sur sa méthodologie et nous indiquer les difficultés qu'il a rencontrées au cours de son travail.

Tout d'abord, définir les limites géographiques de la Catalogne au cours des siècles étudiés : Perpignan fut catalane de 1172 au Traité des Pyrénées en 1659. De même la Provence au XIIIème siècle. Tous les évêchés de Catalogne dépendaient de l'Archevêché de Narbonne créé en 1091, d'où les liens restés étroits entre cette ville et les pays catalans etc.

Il pousse le scrupule jusqu'à nous indiquer que, dans ses sources - qu'il cite bien évidemment - tel est inscrit comme "défunt" ce qui ne permet pas de le dater avec précision. Mais si l'on peut recouper une date, il mentionne où...

Suit l'annuaire par ordre alphabétique de 5041 juifs qu'il a recensés.

Dudit livre, il a publié à part un extrait :

Metges Jueus dels països catalans, segles XI-XV

dans lequel il a mentionné tous les noms d'hommes (et fort occasionnellement de femmes) explicitement décrits comme médecins et c'est là qu'on trouve les célébrités :

- Mosé ben Nahman - 1194/1270 - (Nahmanide) médecin et grand rabbin qui se faisait appeler Bonastruch ça Porta lorsqu'il sortait de la ville juive.

- Avubraïm Aben-Venist ² cité en 1180 sur une franchise qu'Alphonse Ier lui accorde.

- Astruc Bonsenyor, médecin de Jaime Ier comme le furent après lui Acac de Barcelone en 1269 et Jucef Almeredi.

- Bonjuá Cabrit accompagnait en 1360 les troupes catalanes se battant contre les Castillans...

- Un M. Menahem qui avait toute la confiance de Pere III, auquel succéda en 1371 un Bonanat Alfaquin que le roi dispensa de porter la rouelle.

- Floreta Sanoja, attachée au service de la reine.

- Abiatar Aben-Cresques opéra le 11 septembre 1468 le comte de la famille royale Joan II, de la cataracte, lequel retrouva la vue le 12 octobre suivant... et ne finit par mourir à Barcelone qu'en 1479 à quatre-vingts ans.

Il est historiquement intéressant de constater que Romar Oham conserva la confiance de son roi Joan Ier de 1392 à 1394 c'est à dire - mais en Catalogne - immédiatement après les émeutes de 1391 dévastatrices pour le monde juif .

La liste complète comprend 150 noms de médecins identifiés comme tels.

Dans l'annuaire intégral, relevons quelques noms encore familiers, et d'autres, au contraire, disparus :

- Amoros

- Ardit

- Astruc/Bonastruch dès 1216, Astruga dès 1186, Astrugona dès 1283.

- Azday dès 1297.

- Bonet dès 1209.

- Cresques, famille célèbre de cartographes, dès 1270.

- Toledano en 1491 né à Tortosa (Taragone)

- Vidal innombrables (traduction de Haim = la vie, bien sûr) dits fréquemment "de Carcassonne", "de Prades" pour les différencier entre eux.

- Saporta, dès 1246 mais aussi Sasportas en 1391.

- Barzelaï dès 1228.

- Duran dès 1304, célèbre famille de Majorque, plus tard à Alger.

- Caravida, Ravalla, Bellshom, Bonjuha, Goig, noms qui semblent avoir disparu.

- Aben Saprut dès 1276 montrant l'origine maghrébine.

- Magaluf, nombreux uniquement à Majorque dès 1301

- Moïse Aben Quimhi dès 1140 à Barcelone.

- Un Shalthiel-Saporta, inscription de 1312 sur pierre tombale, à Gérone.

- Quelques Sullam, dès 1287.

- Salomon Alfandery en 1340, de Valence.

Très nombreux sont bien entendu les noms moins caractérisés, faits du double prénom :

- Mosse Mair

- Mosse Jucef

- Mosse Isaac etc.

Pour clore son livre l'auteur cite toute une liste de noms et prénoms typiquement catalans que l'on retrouve chez les juifs, et se demande avec beaucoup de scrupules, avouant qu'il ne sait pas répondre : "qui a emprunté à qui ? antécédents communs ?" ³ □

¹ Chez l'auteur :
Lluís Marcó i Dachs
C/ Buenos-Aires 38/40 3° 3
E 08036 Barcelona

² nom plus fréquemment écrit : Abenveniste ou Benveniste par la suite.

³ Nous sommes à disposition de nos lecteurs qui auraient quelque raison de se croire une origine catalane pour confirmer ou infirmer leur présomption.

TROIS POÉTESSES SÉPHARADES À LONDRES AU DÉBUT DU XVIII^{ÈME} SIÈCLE

Michèle Bitton ¹

¹ Michèle Bitton travaille depuis des années à tirer de l'oubli des poétesses sépharades, et sa satisfaction est grande lorsqu'elle en trouve de nouvelles... Exemple d'une traque aboutie.

² *Espejo fiel de vidas que contiene los Psalmos de David en verso... Compuesta por Daniel Israël Lopez Laguna... En Londra con Licencia delos Señores del Mahamad y aprobacion del Señor Haham, Año 5480 (1720)*

³ Bibliothèque Nationale et Universitaire de Jérusalem, cote 94 F 75 4.

En 1720 paraissait à Londres une traduction espagnole des Psaumes intitulée *Espejo fiel de vidas*² à laquelle l'auteur - Daniel Israël Lopez Laguna - avait travaillé pendant plus de vingt ans. Né en France en 1653, D. Laguna était allé étudier en Espagne où il fut arrêté par l'Inquisition. Il réussit à s'enfuir, d'abord à la Jamaïque où vivait une riche communauté juive et commença à y travailler sur son grand projet de version métrique des Psaumes. Mais c'est à Londres qu'il termina son œuvre et qu'il put la publier avec l'aide du mécène auquel il la dédia : "Los Psalmos de David en verso, Obra Devota, Util y Delectable... Dedicada al muy Benigno y Generoso Señor Mordejay Nunes Almeyda".

Notre intérêt pour cet ouvrage que nous avons longtemps cherché - car nous en connaissions l'existence - et dont nous avons finalement trouvé une copie microfilmée à Jérusalem³, ne résidait pas tant dans les talents de D. Laguna lui-même qui en avait certainement beaucoup, que dans ceux de trois poétesses qui apparaissaient dans sa préface. Chacune lui avait dédié un hommage rimé, et ce sont ces trois compositions féminines qui nous intéressaient plus particulièrement car elles faisaient de leurs auteurs les premières juives à avoir été publiées en Angleterre.

Ces trois femmes - Sarah de Fonseca Pina y Pimentel, Manuela Nunes de Almeyda et Bienvenida Cohen Belmonte - étaient respectivement les sœurs et la mère du mécène, et il est évident que c'est à ce titre que leurs compositions furent incluses dans la publication de D. Laguna. Malgré tout le respect dû à son bienfaiteur, D. Laguna plaça néanmoins les contributions des femmes de sa famille tout à la fin des trente hommages en espagnol, en portugais, en latin ou en anglais qui précèdent sa traduction. Au delà de ces contingences nous saluons cet acte qui nous permet encore aujourd'hui de pouvoir nommer au moins trois poétesses sépharades en Angleterre.

La contribution de Sarah de Fonseca y Pimentel est la première des trois à apparaître dans l'ouvrage de D. Laguna.

"De Doña Sarah de Fonseca Pina y Pimentel al Autor - DEZIMA

*A tu Ciencia gran DANIEL
Gracias se le deve dar
Por el don tan singular
Que oy presentas à Ysrael
En la de tu ESPEJO FYEL.
Vida nos das, y fortuna,
Pues al que mira su LUNA,
Le influie tan santo zelo
Que le suben hasta al Cielo
Las aguas de tu LAGUNA."*

Celle de Manuela Nunes de Almeyda est la plus longue des trois compositions féminines et se présente sous la forme d'un *mote*, une "devise" accompagnée de sa glose en quarante vers dont nous citons un extrait :

*"De doña Manuela Nunes de Almeyda,
Madre del Mezenas deste libro
al Autor - MOTE*

*A la deste Espejo Luna
El que se llegare a ver,
Vera que la pudo hazer
Daniel Lopez de LAGUNA"*

"Glosa al Mote

*En este globo estrellado
Guia Cintia el claro coche
Con que da luz la noche,
Con el resplandor prestado,
Sesta luz neceffitado
No esta tu Espejo, pues una
Luz divina de coluna
Le sirve, y con tal primor,
Que le dia su resplandor...
De quel arbol que fagrado,
La nimpha texio luciente,
Corona para la frente
Del sacro Rey laureando,
Tu te veras coronado
En la de doctos tribuna,
Y la fama, y la fortuna,
Al orbe ande cantar, que
Viva eterno el nombre de
DANIEL LOPEZ DE LAGUNA."*

Le dernier hommage féminin à Daniel L. Laguna est celui de Bienvenida Cohen Belmonte qui, comme nos deux précédentes, ne ménage pas ses compliments au poète juif en exil.

*"De doña Bienvenida Cohen Belmonte,
hermana del Mezenas, al Autor - DEZIMA*

*Tu Espejo Fiel de las Vidas
De Vida es espejo Fiel,
En que tu docto DANIEL
Con la Vida nos conbidas
En cansones repetidas
Le das a YSRAEL consuelo
Pues le ofrese tu desuelo,
Con zelo santo y profundo,
Vida Fiel en este Mundo
Y ETERNA VIDA en el CIELO."*

Jusqu'à présent ces œuvres féminines n'avaient jamais été présentées au public francophone et nous avons pris grand plaisir à les retranscrire pour les lecteurs de la "Lettre Sépharade". □

Michèle Bitton

TROP BELLE OROVIDA ¹

Yael Guiladi

Traduit de l'anglais par Gisèle Bellew

Nous sommes en 1476, à Tolède. Isabelle et Ferdinand viennent de repousser l'invasion portugaise. La foule est en liesse. Pourtant, la belle Orovida et son riche époux, le lainier Don David Villeda sont inquiets. Sous l'influence de Thomas de Torquemada, le confesseur de la reine, menaces et vexations s'abattent sur la communauté juive, dont ils sont de fiers représentants.

Un décret royal remet à jour la loi de 1414, destinée à maintenir les convertis à l'écart des influences "pernicieuses" de leurs anciens frères, et contraint désormais les juifs à vivre dans des quartiers séparés de ceux des chrétiens.

La communauté est partagée. Certains se convertissent, comme la sœur d'Orovida et son mari, médecin personnel de l'Infant Juan. Don David et Doña Orovida quittent Tolède pour l'Estrémadure, près de la frontière portugaise, où se réfugient de nombreux juifs.

A Villafranca, petite ville régentée par le bon gouverneur Juphré de Aguila, la communauté juive est en proie à des bagarres internes, dont les Villeda ne veulent pas se mêler. Juphré est profondément amoureux d'Orovida, devenue stérile après avoir contracté la peste, ce qui l'a éloignée de son mari.

Même si l'Inquisition n'est pas encore arrivée en Estrémadure, les nuages s'accumulent : en tant que "loyaux sujets de leurs majestés très catholiques", les juifs sont tenus de participer au budget de guerre et la pression fiscale se fait intolérable, réveillant les dissensions entre les chefs communautaires.

A la mort de Don David, Orovida et Juphré s'avouent leur amour. Leur liaison, dans une Espagne décidée à écraser "l'hérésie judaïsante", doit absolument rester secrète. Juphré est prêt à s'exiler à Constantinople, ou au Maroc (pays ennemi de la couronne), mais Orovida redoute le voyage, et se sent trop espagnole pour s'exiler dans un pays ennemi.

Les Inquisiteurs arrivent jusqu'à Séville, et poursuivent les convertis, ces "crypto-judaïsants" soupçonnés de pratiquer en secret le rite juif. Les condamnations pour hérésie se multiplient. Les juifs et "réconciliés" sont bannis de nombreuses professions, dont le commerce, l'exercice de la médecine, le recouvrement d'impôts etc...

Dans cette atmosphère de terreur, la liaison entre Orovida et Juphré est dénoncée... par l'un des piliers de la communauté juive.

Des intrigues de cour permettent à la jeune femme de recouvrer la liberté, mais elle est bientôt rattrapée, passée à la question, et sauvagement violée par le nouveau gouverneur de la ville.

Pendant ce temps, son beau-frère, médecin du jeune infant et disciple de Maïmonide, est accusé de soigner le prince héritier avec de l'extrait de mandragore, objet de sorcellerie. On découvre sous sa chemise un talisman juif : il est brûlé pour hérésie, ainsi que son épouse, la sœur d'Orovida. Quant à notre héroïne, elle est pendue comme une "catin juive".

Malgré un ton fortement "Harlequin", ce roman nous éclaire sur la situation des juifs dans les années qui ont précédé l'expulsion. A travers les deux sœurs, l'une convertie, l'autre pas, on retrouve tout l'orgueil, et aussi tout l'aveuglement des Sépharades élevés en "grands d'Espagne". Les querelles communautaires et la "trahison" des responsables nous évoquent de tristes souvenirs hélas plus récents. Enfin les mesures prises à l'encontre des juifs, vexations, enfermement dans des *juderías*, levée d'impôts, interdiction d'exercer leur métier, confiscation des biens, elles ont été largement employées depuis le quinzième siècle. Et quand Don Villeda (que l'on n'appelle plus "Don") parvient à cultiver une terre jusqu'alors infertile, et que les moines, anciens propriétaires, réclament une révision du prix de vente, on se demande si l'on est bien en Estrémadure...

L'ennui, c'est que personne n'est réellement sympathique, et qu'en dehors de l'Histoire, avec un H, on s'intéresse assez peu aux héros, en particulier à Orovida. On a l'impression que l'auteur a voulu utiliser toutes les ficelles disponibles, amour, jalousie, aventure, trahison, torture, sexe, avilissement... Si la passion échevelée que se vouent les deux amants est déjà bien complaisante, les fantasmes érotiques et la rage bestiale du procureur sont carrément d'un goût douteux. La seule personne touchante, à mon sens, reste Eleazar, parce qu'il est médecin avant tout, ensuite Espagnol, et enfin de confession juive. Non croyant, converti pour mieux servir son prochain (en exerçant son art), il retrouve la foi "grâce" aux Inquisiteurs.

Je pense également qu'en dehors de véritables sentiments religieux, on est d'abord juif dans les yeux des autres, et en particulier quand ces autres appellent à la haine raciale. Eleazar aurait pu sauver l'Infant que les Inquisiteurs ont condamné à mort par ignorance et fanatisme. Ils tueraient également le médecin, et à travers lui la connaissance. Expulsés, les juifs iront ailleurs dispenser leurs lumières.

Le parcours d'Eléazar est à mon sens plus intéressant que celui de cette "trop belle Orovida", c'est celui de tous les juifs honteux... et honteux d'être honteux. □

Brigitte Peskine

**Les articles signés engagent
personnellement leurs auteurs.
Seuls les articles non signés engagent l'éditeur.**

¹ Paris - Editions
Pygmalion / Gérard
Watelet 1985. 460 pages

**Dans la LS 18
nous commentons
un roman à caractè-
re historique signé
de Brigitte Peskine
("Les eaux douces
d'Europe") tant
il nous semblait
proche d'une auto-
biographie
de Nissim Benezra
recensée dans
la colonne à côté.**

**Dans ce numéro
nous avons inversé
les situations,
demandant
à Brigitte cette fois
de nous commenter
un roman historique
(ci-contre)
et une monographie
(page 11).**

ALDONZA, NOTRE SULFUREUSE COUSINE DE CORDOUE!

Une aventure-lecture par **Hervé Nahmiyaz**

Le titre réel du livre est "Portrait de la gaillarde andalouse", l'auteur Francisco Delicado, Traduit de l'espagnol Paris Fayard 1993. 329 pages.

Il s'agit d'une recension peu habituelle : Hervé Nahmiyaz nous propose ici un "roman dans le roman", un "coup de cœur", une "aventure-lecture" comme il l'exprime, et son texte est d'un genre si différent de ce que nous publions habituellement dans la rubrique, que nous avons plaisir à vous l'offrir. A vous de juger !

La Rédaction

J'enjambe la couverture, je tourne à la première page, personne à droite, *denguno* à gauche, je prends mon souffle et je pénètre d'un geste vif dans le roman.

Me voilà dans la préface, ouf ! encore peu de monde, comme un marché à l'aube, il fait encore nuit, quelques quidams qui s'activent, des passants fugitifs frôlant les murs; accoudé au comptoir du seul bouge ouvert, petite lumière jaune dans le noir, Juan Goytisolo, Goy i solo : un nom et déjà tout un programme, raconte le comment du pourquoi, pourquoi Aldonza, c'est Alaroza, c'est à dire la fiancée, se trouve à Rome.

Il parle Juan, il parle, de l'Espagne, des uns, des autres, il jacte, il narre; pire, il balance; bon je saute, profitant d'une sortie au coin de la page trente trois.

Vlan, le bec sur la note du traducteur, cul de sac (tiens ! aubergine se dit *viédase*, ou *asno*, moi je préfère *merengena*). Le traducteur, Bléton, nous parfume, ce bouquin est truffé de pièges, attention ! L'auteur sous-titre le roman, "portrait inspiré du devant et du derrière de dame Gaillarde", le recto masque le verso, un mot peut en cacher un autre, jeux de miroirs, vocabulaire gigogne, la sémantique soudain se glisse en dessous de la ceinture.

Trente juillet 1524 dans une ville d'Italie...

Avant la compagnie de Jésus, il y eut la sainte Inquisition ou compagnie nouvelles frontières. Conduire directement les juifs d'Espagne, de Séville ou de Burgos jusqu'au ciel ou à Salonique, transbahutant hommes, femmes, enfants, maisons et ombre des figuiers sur un tapis volant. (et le stock ? que faire du stock ?) ne fut pas facile. Il fallut procéder par étapes.

C'est vrai lecteur, tu te vois, laissant non seulement ta baraque au soleil, l'odeur forte des cystes roses, mais encore l'ombre fraîche du figuier sur la terrasse, tu voudrais la rouler cette ombre et la poser sur ta besace, impossible, alors tu y jettes tout, le paysage aux collines sensuelles, le cyprès, la maison, le chien noir, la fraîcheur des soirées d'été, le voisin bossu, les par-

fums et les bruits de fontaine perlant dans la nuit, tu la roules comme un tapis et tu la mets dans ta tête, à jamais, tu prends la clef, tu ne te retournes pas, très mauvais depuis Sodome, et tu avances sur le chemin poudreux, encore Moïse, déjà Charlot.

Bien avant 1492 et sans doute bien après, l'exode fut une discipline sportive juive (la figure du Juif errant, vue des gentils, avait alors nom Jean Espérandieu. A ce propos, je me souviens du Juif errant, époustouflant début de Sue Eugène, où le Juif errant et délirant célèbre les épousailles de l'Asie et de l'Amérique au détroit de Béring.)

L'exode ce n'est pas l'exil, ce n'est pas l'émigration, ce n'est pas le nomadisme, ce n'est pas l'errance. L'exode c'est notre essence.

Des Juifs gyrovagues, chevaliers du zig et du zag, arpenteurs et bouffeurs d'espace, mange-clous, cavaleurs en kafcarapatade, alchimistes en poudre d'escampette, joueurs à saute-frontières. Je recommande la lecture de "**De la pratique de l'exode en 24 leçons et trente siècles**" par le docteur Albert Lebrun, surnommé *Es baratto bre*, aux Editions de la folle boussole, Estamboule-Avignon 1937.

Je come la page du Bosphore pour marquer le passage, j'exode, j'exile, j'expatrie, j'extrade, j'ertrude...(Stein), j'extrais de naissance, j'expédie, j'expulse, j'expanse (Cristobal Colon lui, agrandit le monde), "il est passé par ici, il repassera par là", j'écris entre les lignes maritimes, je comptabilise, je catalogue :

Juifs avoués, Juifs désignés à la rouelle écarlate, au chapeau pointu jaune, violet, turlututu, marranes, presque Juifs, Juifs de Cour, d'arrière-cour, tout court,

toujours Juifs, encore Juifs, nouveaux chrétiens, mahométans de circonstance, caméléon l'africain ou masque de Venise, Cagliostro, Masséna, Maïmonide, Delicado, Montaigne, Neruda, Moravia, Von Stroheim. Vivre comme on lit, en diagonale.

Bruissement du papier glacé, frissons, écartant mes feuilles ... de chou, j'écoute un dialogue entre Thérèse et Béatrice, l'une : "J'aimerais savoir si elle est marrane ainsi nous pourrions lui parler sans crainte"; l'autre : " Facile! si elle l'est, elle feindra d'être bonne chrétienne".

Les pages filent dans un bruit de crécelle, pétarades, cris et airs de mandoline. Je croise une bande de grotesques, procession ou carnaval ?

Juif masqué, Cervantès; Juif masqué Fernando de Horas, l'auteur de la Célestine; Juif masqué l'inventeur de roman picaresque, le père du Lazarillo (voleur, margoulin, tueur poussé par les circonstances, rebelle, révolutionnaire, guide d'aveugle donc Juif par essence), Juif masqué Zorro et Juif masqué enfin Francisco Delicado, auteur de "Aldonza Portrait de la Gaillarde (*lozana*) andalouse".

Enfin l'auteur, approche toi lecteur, nous le tenons ce Delgado médecin de Venise, guérisseur du mal français, éditeur de la Célestine, discret graphieux qui laisse à la Gaillarde le devant de la scène.

Je suis au coeur d'une page secrète, 71 bis, invisible à l'oeil nu, il faut avoir atteint l'état de transe du derviche tourneur de pages, du talmudiste pilpouleur en diable, contorsionniste de la pensée, pour passer à travers le chas de l'aiguille, plus fort qu'Alice, je me suis faufilé dans la chatterie (ou chapitre) VII, juste après l'étoile.

Aldonza la Gaillarde (surnom que lui a donné son amant et père de ses enfants, Diomède, avec lequel elle parcourt le Levant, affaires oblige) est là, telle Isis, Aphrodite, Vénus en gloire, mais si charnellement humaine .

Aldonza, la belle Aldonza va nous fasciner avec ses cheveux d'or, son front impérial, ses fins sourcils, ses beaux yeux assassins, son nez délicat, ses lèvres de corail et ses dents menues, son maintien de reine et ses tétins jolis. Piquant à Hagwells sa bécane à travers la tocante, je file en quatrième de couverture de l'autre côté du roman, un siècle plus tard je rencontre la belle compagne de Sabbataï Zvi (Séville ?), elle aussi échappée des lupanars de Venise pour devenir la fiancée du messie.

Aldonza est en constant mouvement, son périple, vaille que vaille, sur mer et sur terre, la conduit de sa ville natale, Cordoue (où déjà, si sa mère, ruinée par un père joueur au point de miser sur un reflet de soleil sur un mur, lui a appris à filer, ce qu'elle préfère c'est manier l'aiguillette) à Rome.

Ce périple passe par:

Carmona, Xérès, Cadix, Rhodes, Alexandrie, Damas, Damiette, Beyrouth, Alep, Chypre, Le Caire, Chio, Constantinople, Corinthe, Salonique, Sarajevo, Candie, Venise, Amsterdam, Marseille, Livourne et enfin Rome.

Elle va en faire des découvertes dans la ville du pape Léon X où les Juifs exilés d'Espagne sont nombreux, puisque nous sommes en 1524 et que le limon juif chassé d'Ibérie ne s'est pas encore déposé pour fertiliser l'Empire des Turcs ottomans ! (MORALITE : Auteur d'une belle phrase et la savourant, il la grava dans le marbre à l'aide d'un cure-dents).

Méfiant dans un univers hostile, ils se dissimulent et se décryptent selon un code connu des initiés. Ainsi lorsqu'une personne a l'esprit vif, cela revient à dire qu'elle est juive, surtout si on ajoute qu'elle est angoissée ! (y-a-il un Woody Allen dans la salle ?)

Dis moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es :

“rôt de veau, beignets, galettes de sésame, navets au cumin sans lardons, tourte au froma-

ge, miel et aubergine avec son soupçon d'ail et son arrière-goût aigrelet - *ke lo bueno mio !* -, pâte de coing”, tout un art culinaire - ragoût sans oignon vaut noce sans tambourin - venu du fond des âges et s'insinuant dans l'âme pour toujours.

Dis moi qui tu manges . . .

Lorsqu'un personnage du roman donne à Aldonza la recette du craquelin : “farine et eau chaude, sucre, plongez cette pâte dans l'eau bouillante et passez au four”, la Gaillarde s'exclame : “si on mangeait cela en Espagne, on l'appellerait pain azyme”.

Aldonza se signale aussi par sa manière de se vêtir, “ni résille ni coiffe mais un bandeau ajouré de soie verte” et, comme si cela était insuffisant, le destin a fait fleurir, après un choc sur son front, une cicatrice en forme d'étoile (dessin de la place de l'étoile au carrefour de la page 62).

Elle rencontre Mira, Engracia, Perla, Rosa, Janila, Cufa, Alfarugia, Béatrice qui dit : “j'aimerais savoir si elle est marrane” et s'exclame “sur ta vie elle est donc de nobis” et dans notre tête cela chante “*por la vida esta es de los nuestros*”, cri de ralliement du dernier des Moïse khan, panache blanc, eureka, sésame ouvre toi, passeport qui fait le monde si petit qu'il tient dans la fatuité salonicienne.

A Rome, Aldonza découvre les synagogues diverses (détruites au XIX° siècle), des Catalans, des Tudesques, des Français, des Italiens (“les plus sots des Juifs, presque païens qui ignorent leurs lois”), et des Espagnols (“ils en savent plus que tous les autres réunis...savants comme 30000 diables! - élémentaire mon cher Hasson -”).

Avec elle, je pénètre dans ce monde interlope (tu me suis, lecteur ? chut pas de bruit), dans les traverses sinueuses de Rome.

J'avance dans un décor de bambochade, ruines, peupliers courbés, bruissement des feuilles argentées, romanichels, tavernes, clair obscur, pourpres crépuscules, nuits d'éclairs, aubes diaprées où chantent les rossignols, marchés puants, bordeaux en tapinois, parmi ces Juives obligées de gagner leur vie, inventant une profession qui réunit les talents que doit avoir toute putain qui se sublime en vestale esthéticienne, magicienne, maquerelle, gynécologue et sexologue.

Cousine Aldonza ne tarde pas à devenir une ruffiane, une putain sans peur et sans pudeur, elle digresse volontiers sur :

“les navets de Xerès, licornes au repos, barre de justice, pilons de mortier, avirons de galère, anguille, amadou de briquet, corde à épinette, navette de tisserand, abricots, dé - fendus, caillettes, octroi et autres calibistris”.

Delicado, vingt ans avant Rabelais, invente la litanie, celle des putains, orsiniennes, guelfes, gibelines, angevines ; “balances des bouchers à peser toutes les viandes”.

Trop de mots, j'ouvre une à une les fenêtres. Il s'agit des vignettes, estampes, bouffées d'air, que

vois-je au-dehors ? Curieux paysages, étrange spectacle, inquiétant feuilleton ! La fenêtre s'ouvre :

Gondole à Venise, la Gaillarde, son valet Ranpin, les putains, un batelier, un singe, un porte-étendard et la mort inversée. Clic Clac.

Cupidon tirant sa flèche. Clic Clac.

Paysage de la Pena de Martos (près de Grenade, ville natale de Delicado) et de Cordoue (patrie de la Lozana, Avicenne et Sénèque). Clic Clac.

Fontaine Sainte-Marthe à la Pena : muraille de la ville, chevelue (Madeleine), homme au cœur percé d'une épée, arbre feuillu, chien ou fauve . Clic Clac.

Memento mori, couple devant un crâne. Clic Clac.

Le lupanar de Gaillarde : pots d'apothicaire, Ranpin devant un feu et, devant un mortier, putains : Clarina, Oriana, Aquiléa, Divicia en galante compagnie. Clic Clac.

Joueurs de chalumeau, trois hommes faisant une aubade à la Gaillarde. Clic Clac.

Deux chasseurs de connins. Clic Clac.

Deux clercs, galants de jadis de naguère et du temps passé. Clic Clac.

Le messenger d'amour et sa monture; trois femmes aux fenêtres. Clic Clac.

Pluton et ce diable de Milan, Pluton dans la gueule du Léviathan, femme nue à genoux, diable, fous faisant la queue pour être reçus du dieu. Clic Clac.

Noeud de Salomon. Clic Clac.

Sac de Rome, troupes à l'assaut de la ville. Clic clac.

La mort à cheval, fauchant pape, roi, cardinaux. Clic Clac.

Lanterne magique, clic-clac, qui résume l'action et tout en préservant son mystère, annonce la fin du voyage.

Campant entre deux religions, le corps chrétien et l'âme juive, cette marranité étant une réalité sociale plus ou moins admise, nos exilés espagnols découvrent que les morales sont relatives, et vaines les apparences, entre l'impuissance des rabbins et la perfidie des prêtres, ils cherchent leur salut dans la nécessaire jouissance, puis dans la vanité de la jouissance et la vanité de la vanité. Alors que reste-t-il ? Le sarcasme, l'ironie, l'humour.

Le sarcasme du *burlador* est un rire tragique.

La bouffonnerie licencieuse devient méditation prenant appui sur la Kabbale car, tremblez bonnes gens, l'année 1524 doit être celle du déluge, de la fin des temps, comète d'or, foudres zébrant les galaxies, océans recouvrant les montagnes, Turcs chevauchant l'Europe, tocsins brisant le ciel, Indiens topinambous à la semence noire, monstres échappés des enfers..., en fait tout se résumera aux guerres d'Italie et au mal français (en France "mal de Naples"), syphilis

fouteuse de frousse, sida d'alors.

La liberté impudique de la Gaillarde n'est plus de mise et, le temps passant, va provoquer la haine des hommes et l'ire de l'excommunicateur qui en appellera à la putréfaction de ses chairs (Cantique des Cantiques inversé, du vieillissement dévastateur, de la mort arrivant à la vitesse d'un cheval au galop) pour que son "âme meure dedans l'ardente forge".

Aldonza quitte Roma (*amor*) après le sac de la ville par les Français (à mort !) et part aux îles Lipari (les paires !), lieu de relégation mais pour elle antichambre du paradis.

Le paradis, elle l'a vu dans un songe, songe qui confirme une prophétie : "Souviens toi de l'astrologue qui nous prédit que l'un de nous irait au paradis, il avait découvert cela dans l'arithmétique et l'avait lu dans nos ancêtres" (chez nos anciens ?).

Elle écrit : "si je vois la paix qui est perpétuelle là-bas, je vous l'enverrai, nouée à ce noeud de Salomon et que la détache qui voudra".

Le noeud de Salomon s'impose en une figure cabalistique, il a quatre boucles, où s'inscrit le mot *paso*, paix et passage, le O face au A, donc lieu où se rencontrent *l'alpha* et *l'oméga*, le début et la fin, soit l'éternité. Mais c'est bien sûr !

Quittant la vie, la Gaillarde a pour dernier souhait :

"Bouche moi les yeux Seigneur, pour qu'ils ne voient pas la vanité".

Alors la Gaillarde se dé...livre, quitte le roman, m'y laissant seul, troublé et songeur .

Je suis au terme du voyage, je quitte les rames de papier, l'encre a été jetée. Les mots gardiens du temps, sable déposé sur la page, hors du sablier, suivent le ressac de mes rêves.

Je m'apprête aussi à sortir du texte en passant *in fine* sous la table des matières, yeux clos, de crainte de n'y voir qu'os de squelettes sous les jupons des ruffianes, quand l'auteur par une ultime digression ajoute :

- "J'attends sain et sauf la paix à Venise pour m'accompagner chez notre très saint protecteur, puissant défenseur de si grande nation et très glorieux avocat de mes ancêtres...demandant à Dieu, pour bien finir : paix et et salubrité ("*paz i salud*") pour tout le peuple chrétien. (*intch amen* !)".

"A quoi reconnaît-on un marrane ?" disait la jeune femme :

Réponse : "facile, s'il l'est il feindra d'être bon chrétien". □

Hervé Nahmiyaz

MÉMOIRE, CULTURE ET TOURISMÉ EN ESPAGNE

Une curieuse et louable initiative.

Le Centre d'Etudes Médiévales de Ribadavia¹ a pris l'initiative d'organiser chaque année en fin de mois d'août une cérémonie symbolique de mariage juif traditionnel qui se déroule dans les rues de la ville. La population y participe, dont nombre de personnes ont revêtu pour la circonstance des costumes juifs médiévaux traditionnels.

Le marié, entouré d'amis entonnant des chansons sépharades se déplace à travers la ville jusqu'au domicile de l'épouse elle-même entourée de femmes. On a rédigé la *ketouba* etc.

Car s'il n'est plus de Juifs à Ribadavia la mémoire de leur *aljama* n'a pas totalement disparu de la conscience collective, que le Centre d'Etudes s'efforce de raviver.

Et cette "fête de l'Histoire" obtient un succès croissant, de nombreux spectateurs extérieurs à la ville venant se joindre aux citoyens locaux.

De même, plus d'une vingtaine de membres de la communauté juive portugaise de Porto sont venus cette année participer à cette cérémonie et offrir leur conseil, puis ont célébré sur place leur veillée de *Chabat* que les organisateurs et la population les ont aidés matériellement à organiser en une église désaffectée, dans la discrétion et l'interdiction de micros et appareils photographiques.

Toute la presse locale a relaté sympathiquement cette fête annuelle publiant articles détaillés et photographies.

Nous y retrouvons des notions, des informations qui débordent largement le sort des seuls juifs de Gérone pour s'étendre à la Catalogne et au delà.

En dehors de la communauté de Barcelone comptant jusqu'à 4000 membres au XIIIème siècle, Gérone et Perpignan comptaient chacune un millier de juif, soit 5 à 7% de la population selon les époques. En 1320 une arrivée de juifs de France accrut la communauté de Gérone.

L'auteur fait observer qu'aux XIIIème et XIVème siècles, le poids de l'impôt *per capita* frappant un non-juif et un juif allait du simple au double. Et au XIVème siècle justement, la vie devint très dure aux juifs bien qu'ils fussent "propriété du roi" ou de certains princes, et qualifiés par eux de "notre coffre et trésor" ...qu'en principe ils protégeaient comme tels.

La cohabitation ne fut jamais longtemps sereine en Catalogne mais les saccages de la *judería* durant la période de Pâques en 1387 et 1389 n'auguraient rien de bon. Et le massacre commença le 10 août 1391, par le fait d'éléments souvent extérieurs à la ville, à la nouvelle des tueries de Barcelone qui eurent définitivement raison de l'implantation juive en cette ville.

Les conversions se succédèrent durant tout le siècle suivant, jusqu'à l'expulsion de 1492.

Et l'Inquisition frappa encore durement par la suite ceux qui avaient cru se sauver par la conversion formelle au catholicisme

Ce qui est fort important à Gérone est la survivance de la *judería* en sa structure architecturale, remaniée bien sûr au cours des siècles, mais subsistant dans ses grandes lignes.

Et la visite est émouvante du Centre d'Etudes Juives et Musée Bonastruc ça Porta, au sous-sol duquel on se trouve vraisemblablement dans l'ultime synagogue existante dans la ville (il y en eut successivement trois).⁴ □

Jean Carasso

GUÍA DE LA JUDERÍA DE GIRONA²

(en espagnol) Ramon Alberch i Fugueras

Nous avons en temps utile signalé à nos lecteurs l'important livre de José Luis Lacave : *Juderías e sinagogas españolas*.³

Et maintenant nous recevons de Gerone, sous la signature du Directeur des Archives de la région de Barcelone ce petit livre très bien conçu, réalisé, illustré et présenté, exhaustif, sur l'ancienne *aljama* de la ville, dans laquelle plus aucun juif ne vit.

L'auteur nous éclaire sur les origines de l'implantation juive en cette ville, sa situation géographique et celle des synagogues, l'organisation de la communauté, la cohabitation souvent difficile, l'activité économique, le XIVème siècle si pénible, les conversions puis l'expulsion, les traces de cette vie juive dans la ville actuelle.

A propos d'Inquisition, si vous lisiez chaque jour attentivement, comme vous devriez le faire, le Journal Officiel de la République Française, dans le numéro daté du 16 octobre vous auriez pris connaissance de l'intéressant avis suivant (mais à avouer la vérité, notre lectrice Catherine Amram a trouvé l'information dans le "Canard Enchaîné" du 30 octobre...):

"Déclaration - en date du 17 septembre 1996 - à la Préfecture de Police d'une Association sans but lucratif, sous l'égide de la loi de 1901 : Association pour la restauration de l'Inquisition.

Objet : Restaurer l'Inquisition qui devra surtout détruire les écrits opposés à la doctrine catholique et empêcher la propagation par d'autres moyens de ce genre d'idées, ce qui implique naturellement la lutte contre les hérésies, fausses religions et idéologies.

Siège social : etc..."

Quand on vous dit que l'humanité progresse...

¹ Petite ville située en Galice, à très faible distance de la frontière nord du Portugal.

² Columna ediciones, calle de Viladomat 135 5º E 08015 Barcelone.

³ Chez Mapfre à Madrid en 1992.

⁴ Nous avons raconté une telle visite dans la LS 10 de juin 1994 en un article intitulé "Si tu vas à Gérone..."

¹ Chez l'auteur,
Calle Hospital 50
E 30510 Yecla (Murcie)

² La Giuntina via Ricasole
26, IT 50122 Firenze
1993. 130 pages.
120F, port compris pour
nos lecteurs.

³ Editions de l'Aube
et tous libraires, 1996 158
pages.

⁴ Editions de l'Asiathèque
6 rue Christine
75006 Paris 1995,
363 pages.

⁵ **Camille pour
l'état-civil,
mais signifian
cumin en arabe.
"Ça veut dire
qu'elle parfume
la vie autour d'elle".**

⁶ **La LS 17 était
largement
consacrée
à ces deux cultures
juives en Tunisie,
arabophone
et hispanophone.**

APROXIMACIÓN A LA PRODUCCIÓN LITERARIA DE LOS JUDÍOS SEFARDÍES ¹

(en espagnol) **Salvador Santa Puche**

Nous recevons d'un jeune étudiant de l'Université de Murcie, sous ce titre, un mémoire de licence de belle qualité, qui l'honore ainsi que ses maîtres.

De plus, Salvador apprend à l'heure actuelle le judéo-espagnol, nous écrit dans cette langue, et nous informe qu'il travaille avec acharnement à préparer un dictionnaire judéo-espagnol / espagnol, hébreu, français, pour lequel il a déjà enregistré 4000 entrées.

Plein de courage il nous explique qu'à la suite il entreprendra une "Grammaire du judéo-espagnol", elle aussi rédigée en quatre langues.

Nous nous réjouissons de telles initiatives et tenons à l'en féliciter.

Salvador accepte d'expédier un exemplaire de son mémoire aux personnes qui s'y intéresseraient.

ATLANTE DI STORIA EBRAICA ²

(en italien et anglais) **Martin Gilbert**

C'est plus qu'un atlas de l'Histoire des Juifs qui nous est proposé là. Nombre de sujets présentés sous une forme cartographique relèvent de compilations que l'on trouve rarement réunies sous forme synthétique.

Prenons comme exemples : - création d'imprimeries juives de par le monde, avec lieu et date; - les faux messies entre 400 et 1816; - les "Juifs de cour" 1500/1800; - l'émancipation des Juifs d'Europe 1789/1918; - l'expérience soviétique du Birobidjian 1928/1985; les Juifs en Autriche-Hongrie; en Russie; en Tunisie; au Yemen - et leur répartition territoriale etc.

Bien entendu sont cartographiés les migrations d'Espagne, du Portugal, d'Europe centrale, les courants commerciaux dans la mouvance d'Amsterdam, etc...

La première édition, britannique elle, de cet ouvrage ne nous était pas connue. Celle-ci en est la traduction italienne, mise à jour en 1991 et éditée en 1993.

Gastronomie

LES JARDINS DU COUSCOUS, RECETTES DE LA TRADITION JUIVE TUNISIENNE ³

Simon Nizard

C'est une évolution inéluctable : alors qu'il y a trente ans, un livre de recettes de cuisine comportait ... des recettes de cuisine et rien d'autre, la tendance est maintenant d'inscrire celles-ci dans leur contexte géographique, chronologique, bref culturel, qui fait d'un livre de cuisine un manuel d'ethnologie. Un bon exemple est l'excellent livre de N. Stavroulakis ⁴ commenté dans notre LS 17.

Simon Nizard lui, innove : il enchâsse de façon fort plaisante ses recettes de couscous dans un roman, une saga familiale - partiellement la sienne bien sûr - vivement menée.

Il nous plante le décor : la cohabitation autour de la même courette - le patio - de familles d'origines diverses : juive, maltaise, musulmane, et nous présente les membres de sa propre famille - mais il s'agit d'un roman, même largement autobiographique !

Puis bientôt après nous retrouvons sa mère et ses sœurs à la cuisine préparant le couscous au mérrou (*Kchekchou bel haout-manami*) par exemple :

Il est dix heures du matin, le patio est investi... les tables basses sont chargées de légumes, le sol est jonché de vaisselle et d'ustensiles. Alicia va s'occuper des boulettes dont vous

connaissez maintenant la recette confirmée par ma mère Camouna.⁵ Sonia est chargée de couper le mérrou sur le marbre tout près du puits. Ma mère Camouna s'occupe de la graine, et ma sœur Esther a la responsabilité de la recette entière du couscous au poisson...

Tout cela est de la bien bonne pédagogie, et l'on se sent auprès des sœurs et de la mère dans la cuisine en pleine préparation.

Nous avons appris au passage "qu'au dessus de la porte d'Esther, à un clou de ferronnier, pendait une vieille clef cinq fois centenaire, transmise de génération en génération. C'était la clef de notre maison d'Andalousie..."⁶

et chemin faisant avons fait connaissance avec une quinzaine de recettes de couscous et une bonne douzaine de salades d'accompagnement.

Quelques allusions peut-être bien personnelles émaillent le récit :

...je me suis habillé, puis assorti de mon châle de prière, j'ai pris doucement le chemin de la synagogue, non point guidé par la piété - la foi m'est étrangère, mais aspiré par le bonheur chaque fois neuf et touchant d'une fraternité douce au cœur.

...le rire d'Esther, ma sœur, ce rire plus efficace que tout l'encens des *canouns* pour tenir en respect le malheur au ras du cœur...

Les originaires d'Afrique du Nord ne seront pas les seuls à trouver plaisir et détente à la lecture de ce livre. □

Jean Carasso

Itinéraires exemplaires

Sous cette rubrique nous continuons à publier des réflexions, des souvenirs, des itinéraires, des points de vue qui, pour être personnels et signés, n'en présentent pas moins un intérêt général, et en deviennent **exemplaires** de notre civilisation judéo-espagnole.

FRANCE 40-44 EXPÉRIENCE D'UNE PERSÉCUTION¹

Micheline Larès-Yoël

C'est un petit livre travaillé, bien écrit, pointilliste, fait de séquences brèves pas nécessairement reliées entre elles que nous propose Micheline Yoël, universitaire maintenant à la retraite.

Ces souvenirs furent écrits - aide-mémoire en quelque sorte, notes personnelles - en 1965 et sont publiés seulement maintenant.

Observons que dans les "Itinéraires" du numéro précédent, les deux auteurs - deux femmes déjà - avaient respectivement huit et onze ans en 1940. Micheline, elle, en avait quatorze. Et c'est cette génération que l'on retrouve maintenant avide - non, il serait plus juste de dire contrainte, poussée par une nécessité intérieure - de témoigner de ce que fut pour elle l'époque de la terreur confuse, non explicite, car on ne savait pas vraiment... de l'occupation allemande.

Micheline, fille unique, expose comment en 1940, pour des raisons diverses, ses parents saloniens décidèrent de rester dans leur maison, en banlieue parisienne, malgré l'occupation allemande et comment, jour après jour avec chance bien sûr mais circonspection, intelligence des situations, son père surtout, car il est le plus visé - la mère et la fille disposant de faux papiers d'identité - fait face aux imprévus, aux dangers. Lui se déclarant seul comme Juif en mairie de sa commune, "le reste de la famille apparaîtrait comme non-Juif, demi-Juif, insuffisamment Juif..."

Micheline se souvient du 16 juillet 1942, date de l'oral du baccalauréat auquel elle se présente, en vain d'ailleurs (c'est le jour de la grande rafle du Vel' d'Hiv. mais elle n'en sait rien, tel Fabrice à Waterloo chacun vit sa vie). Le surlendemain 18, elle reçoit son certificat de baptême à l'air passablement authentique...

Contrairement à d'autres, à la plupart des monographies de ce genre rédigées après coup, Micheline ne se croit pas obligée de mentionner des faits importants ou bénins qui ne sont venus à sa connaissance qu'ensuite et qui éclaireraient son récit. Mais le lecteur, *hic et nunc*, rétablit le contexte.

Elle observe avec une certaine distanciation élégante que les "amis" qui diparurent du champ de vision furent plus nombreux que ceux qui

aidèrent...cela n'est pas pour étonner ceux qui ont vécu l'époque !

Le style est surprenant au début : l'auteur parle d'elle à la seconde ou à la troisième personne : "tu savais..." ou "elle savait...". Quelques formules percutantes émaillent le récit :

"Petites épreuves parce que non consommées dans l'absolu de la déportation, mais qu'il fallait néanmoins surmonter à chaque fois, à grand renfort de volonté tendue et distendue." (page 19)

Les deux dernières phrases expriment de façon élégante ce que nous expliquions au début sur la nécessité interne du témoignage :

"Mais au bout de vingt ans² - comme vous n'aviez pas, tant s'en faut, goûté au pire - une certaine accalmie menaçait, comme une brume, le chemin des oublis insensibles - des trahisons. Tu avais trop longtemps reculé devant ce témoignage, mais il est maintenant rendu."(page 56). □

Jean Carasso

MON ENFANCE SÉPHARADE MÉMOIRES JUDÉO-ESPAGNOLES³

A. Rivka Cohen
préface de Haïm Vidal-Sepiha

L'auteur est née en décembre 1939 à Bruxelles. Elle est donc la plus jeune des quatre chroniqueuses commentées sous la rubrique "Itinéraires exemplaires" dans la LS 19 et la présente.

Troisième d'une famille de quatre filles, Cohen par son père et Passy par sa mère - tous deux nés à Constantinople, émigrés dans les années 20 - ses premières années sont marquées par la guerre. Les enfants sont cachés, dispersés; les parents arrêtés, relâchés, détenus à nouveau. Une petite sœur naît en 1943.

A la fin de la guerre, la famille se recompose mais la mère, tuberculeuse, doit partir se soigner en Suisse. Quand Rivka, qui s'appelle encore Adèle atteint ses onze ans, le père meurt des suites d'un accident. Avec un grand courage, la mère entourée d'une famille aimante prend seule les rênes de cette maison de femmes..

Rivka et ses sœurs déménagent beaucoup, vont au lycée, suivent à la fois le calendrier juif

¹ Paris, l'Harmattan et tous libraires. 1996. 60 pages.

² Rappelons que ce récit date de 1965.

³ Paris, l'Harmattan et tous libraires 1996. 230 pages.

et le calendrier chrétien. Leur vie spirituelle est éclairée par le grand-père, le bon rabbin Meyer Passy. *Ditchas* et superstitions les protègent du mauvais oeil, elles évoluent entre judéo-espagnol et belgicisms, vie profane et vie traditionnelle, toujours fières d'être juives et sépharades.

L'aînée des sœurs s'envolera vers l'Afrique, l'autre deviendra médecin; Rivka découvrira Israël (c'est la fin du livre, elle a dix-neuf ans) et épousera un Cohen, accomplissant ainsi le vœu du grand-père.

Autant le dire d'emblée, ce livre est difficile à lire. Le style fleuri est déroutant, chargé de mots inconnus (je ne parle pas du judéo-espagnol, plus facile à comprendre pour la francophone que je suis que certaines expressions de nos amis belges), très ciselé, parfois abscons. La narration n'est pas chronologique mais s'organise autour de lieux et de personnages, ce qui oblige à des allers et retours dans le temps. Certains événements elliptiques (ou délibérément ellipsés) rendent la compréhension carrément hasardeuse :

page 170 : " Sous l'absolution immédiate et radicale de *kapara*, en avons-nous cassé des verres et oublié des évidences ! Toutes nos étourderies défailaient dans l'immunité de l'expiation résignée invoquée ! "

page 201 : " Les réminiscences des innocences couleraient d'une vie belle dont Fortunée me protégeait, la vigilance des guets s'éloignait imperceptiblement sans révolte, sans désespoir. "

Mais c'est aussi le charme de ces souvenirs éclatés, pointillistes, légers comme des pétales de roses, sucrés comme les pâtisseries des jours de fête, à la fois volatils et lourds de sens : une manière de transmission très personnelle, une recette chuchotée à l'oreille, destinée à passer de génération en génération, jamais tout à fait la même, jamais tout à fait une autre.

Née moi-même douze ans plus tard à Paris, j'ai été élevée sans mémoire. La fidélité sans faille de Rivka Cohen, son amour indéfectible des siens, le regard attendri qu'elle pose sur une jeunesse qui oscille entre la vie communautaire des *juderias* ottomanes et l'anonymat d'une capitale européenne, m'ont touchée. Laissons-lui le dernier mot :

" Je n'ai rien supposé, j'ai aligné sur ces feuillets les grelots des voix qui tintent précieusement, s'emportent comme le jet d'eau, se déchaînent en artifices de lumière, retombent en rire d'enfant éternel. " □

Brigitte Peskine

L'UNION DES ISRAÉLITES SÉPHARADES DE FRANCE - U.I.S.F. - ET LA RUE PUVIS DE CHAVANNES

Ca n'est pas d'un livre, mais d'une institution que nous allons vous entretenir ici. Mais il s'agit tout aussi bien d'un itinéraire exemplaire et c'est à ce titre que cet article est justement placé dans cette rubrique de la "Lettre Sépharade".

Remontons jusqu'à 1919 dans le milieu des judéo-hispanophones balkaniques de Paris. Dès ce moment ils sont un certain nombre, une petite colonie plutôt homogène, vivant assez groupée dans les arrondissements 9, 10 et 11èmes.

Leur "grand homme" est le docteur **Vidal Modiano** qui les connaît tous puisqu'il les soigne lorsqu'ils sont malades.

Voulant structurer leur relation, il fonde une "Union des Israélites Saloniciens de France" qui siège rue La Fayette, dans leur quartier bien entendu.

Peu à peu, sous l'impulsion de Vidal - comme tout le monde l'appelle - entrent au bureau les frères **Joseph, Elie J. et Marcel Nahmias** - ce dernier seul survivant actuel de l'équipe fondatrice - **Edgard Abravanel**, les cousins **Benveniste**. En 1946 le groupe, ayant compté ses disparus, se reconstitue rue Blanche, pour se transporter finalement en 1961 dans un bel hôtel particulier de la rue Puvis de Chavannes acquis grâce à la générosité et au dévouement de quelques uns.

Les décennies passent, l'Association a élargi son objet - devenue "Union des Israélites Séfaradis de France" - les fondateurs disparaissent l'un après l'autre et de nouveaux responsables assument.

Et cette année 1996 voit de nouveaux bouleversements :

En mai décède **Samuel Saltiel**, cousin germain des frères Nahmias, entré dans l'Association dès son arrivée à Paris en 1926. Cet homme généreux voulait toujours sa famille proche de lui et fit entrer son fils **Joseph Jacques Saltiel** dès 1970. C'est ce dernier qui assume maintenant la présidence de l'Union, en compagnie de **Robert Mitrani**, lui aussi parent de l'un des fondateurs.

Elie J. Nahmias, avant sa mort récente, a cédé sa bibliothèque de 1500 livres à l'Alliance Israélite Universelle, qui lui a rendu hommage ces jours derniers, le 25 novembre.

Et une page se tourne. L'immeuble de la rue Puvis de Chavannes sera vendu par le Fonds Social, la charge financière étant trop lourde, et il faudra se regrouper dans un local plus modeste, restant à trouver. Toutes suggestions et initiatives dans ce sens sont bienvenues, à communiquer par écrit à Jacques Saltiel ou Robert Mitrani. □

La Rédaction

Points d'histoire

Dans le numéro précédent nous avons produit le témoignage inédit du Dr Emmanuel Arouh sur les journées cruciales de septembre 1943 où l'adjoint d'Eichman, Wisliceny tenta d'obtenir du rabbin Barzilai la liste des juifs d'Athènes pour organiser leur déportation, comme il venait d'achever de le faire à Salonique au printemps de la même année.

Nous avons réussi à retrouver la fille du rabbin Barzilai, Alice Benmayor laquelle, vivant toujours à Athènes, âgée de 20 ans en 1943, nous confie à son tour deux pièces importantes pour alimenter ce dossier : le témoignage écrit en 1954 par son père sur la question, puis le récit inédit qui suit, rédigé pour nous en français par Alice, qui complète de manière concordante le témoignage d'Emmanuel Arouh.

s'empara de livres importants au rabbinat et en particulier des livres du grand-rabbin d'Athènes, Haïm Kastel qui était né à Hebron.

En outre les Allemands montèrent de jeunes Grecs contre les Juifs. Ils appelèrent cela le Mouvement National Socialiste et Patriotique dont le but éloigné était la persécution des Juifs et la propagande contre eux.

La *gestapo* créa le club des Grecs germanophiles et l'appela l'*Hitler Bund* dont le dessein était de menacer les Juifs et de leur infliger la guerre des nerfs.

En 1941 la *gestapo* arrêta et emprisonna le Conseil de la Communauté et c'est alors que, par la force des choses, je me chargeai des questions de la Communauté en plus de celles du Rabbinat. J'étais ainsi en rapport avec le Gouverneur d'Athènes, le colonel Lioni.

Cette année-là, un soir, la *gestapo* organisa une attaque contre la synagogue et les bureaux de la Communauté. L'organisation antisémite grecque dont j'ai parlé ci-dessus, avec environ 100 jeunes gens grecs, armés et conduits par 8 soldats allemands, lancèrent un assaut fracassant dans la rue Melidoni, brisèrent les vitres, pillèrent et prirent des objets de valeur. Leur intention était de brûler la synagogue et les bureaux de la Communauté.

Alors je demandai de l'aide aux Italiens et je parvins à faire venir un grand nombre de carabinieri dans la rue Melidoni. Non seulement ils sauvèrent les bureaux et la synagogue (au moment même où l'on s'apprêtait à y mettre le feu avec de l'essence) mais ils arrêtèrent nombre des assaillants dont cinq soldats allemands.

Les Italiens me soutinrent quand les Allemands demandèrent que soient libérés les soldats allemands que nous avions arrêtés. Je ne me pliai à cette demande qu'après de longues discussions avec la Police spéciale qui accepta de me donner une attestation signée et timbrée confirmant qu'un groupe de casseurs avaient pris de force toutes les archives de la Communauté juive à Athènes et tous les livres et les agendas. Cette attestation a été utilisée deux ans plus tard, en 1943, comme document important pour le sauvetage des Juifs d'Athènes.

Quoique de 1941 à 1943 la *gestapo* ne pût agir librement parce qu'empêchée par l'autorité italienne, les Allemands ne laissèrent passer aucune occasion de persécuter les Juifs.

Ainsi, la veille de *Yom Kippour* 1942, un communiste grec réussit à placer une bombe à retardement dans le bâtiment de l'*Espo*². Il s'ensuivit que le bâtiment prit feu et que l'incendie se communiqua à l'immeuble voisin qui était le cercle militaire de l'armée allemande.

¹ La traduction de ce texte a été assurée par Bernard Pierron.

² Sagit-il de la *gestapo* ? Note du traducteur.

LE SAUVETAGE DES JUIFS D'ATHÈNES DURANT L'OCCUPATION ALLEMANDE ¹

(en grec) par le Rabbin Eliahou Barzilai

Il s'agit d'une missive adressée en 1954 par Eliahou Barzilai au journaliste Barouh Ouziel en Israël.

Lors de ma dernière visite en Israël on m'a demandé d'écrire sur le sauvetage des Juifs d'Athènes durant la période de l'administration allemande. Avant de m'exprimer sur la question je voudrais rappeler que la Communauté d'Athènes a perdu de nombreux coreligionnaires. Mais en fait, d'autres Communauté de Grèce ont perdu une proportion de 50 à 90 % de leurs membres, tandis que la Communauté d'Athènes a perdu environ 10% de ses membres.

Conformément aux statistiques officielles, en 1943, il y avait 7000 Juifs et les nazis en ont arrêté 800. 700 ont été tués et environ 100 personnes sont revenues à Athènes après la guerre.

Quoique le chiffre des Juifs inscrits en 1943 fût de 3000, les 4000 autres étaient des réfugiés provenant d'autres villes de Grèce, en particulier de Salonique.

Quand la Grèce tomba entre les mains des Italiens et des Allemands en 1941, Athènes passa sous la domination des Italiens qui se comportèrent honnêtement avec les Juifs. Mais quand la *gestapo* s'empara du pouvoir, les premiers jours (sans en obtenir l'autorisation des Italiens) elle emprisonna beaucoup de notabilités juives,

Il y eut beaucoup de brûlés dont des Grecs et des Juifs. Alors que nous les Juifs nous lisions le *Kol Nidre*, la *gestapo* arrêta dix Juifs connus jusqu'à ce qu'elle découvre ce qui s'était exactement passé .

Je protestai auprès des Italiens pour cette arrestation et vingt jours après je réussis à faire libérer les personnes appréhendées.

Mais arriva le jour où la *gestapo* se lança dans une action plus énergique. C'était en septembre 1943 quand l'Italie capitula sous la poussée des forces anglo-américaines tandis que les Allemands occupaient tout Athènes. Avec l'armée allemande arrivèrent à Athènes trois cents membres de la commission Rosenberg avec à leur tête Wisliceny. Le but de cette commission était de débarrasser Athènes des Juifs.

Le 21 - 9 - 1943 il me fut ordonné d'aller à la *gestapo* et quand j'entrai au 14 de la rue Loukianou, cinq membres de la *gestapo* en uniformes noirs, pistolets à la main, m'entourèrent et m'ordonnèrent de préparer dans les douze prochaines heures une liste de tous les Juifs, avec noms, adresses de leurs résidences (les Juifs grecs séparément des Juifs étrangers), une liste avec leurs richesses, les adresses de leurs lieux de travail, les bureaux de la Communauté juive et toutes les annexes et les comptes des Juifs dans les banques. En sortant de la *gestapo* je leur promis que tout se passerait comme ils me l'avaient demandé. Cela les mit en confiance et ils me laissèrent libre jusqu'au lendemain. Pour moi, cette nuit fut une nuit de labeur. Au risque de ma vie j'avais deux choses très importantes à faire. D'abord, brûler tous les registres des nouveaux membres de la Communauté et deuxièmement convoquer en assemblée, dans la synagogue, tous les Juifs et leur expliquer qu'il leur fallait quitter immédiatement leur maison, sauver ce qu'ils pouvaient et s'éloigner de façon à ce que ni les Allemands ni leurs voisins grecs ne sachent où ils se trouvaient. A ceux qui ne vinrent pas je téléphonai et je leur dis métaphoriquement (pour que les Allemands ne comprennent pas) : "L'état du malade est très grave; les médecins préfèrent qu'il quitte la ville et qu'il aille dans les montagnes".

Le 22 - 9 - 1943 je me présentai le matin à la *gestapo* et je leur appris que je n'avais apporté aucune liste avec moi. Wisliceny, en homme résolu, se mit en colère et frappa du poing sur la table. Je sortis alors l'attestation officielle de la Police spéciale allemande datée de 1941 (attestation que j'ai mentionnée au début) sur laquelle il était écrit que des casseurs étaient entrés dans les bureaux de la Communauté et avaient volé les archives, et je la lui donnai . J'ajoutai que depuis lors on n'avait pas créé de nouvelles archives et que durant les douze heures qui m'avaient été accordées je n'avais pu me souvenir des noms de tous les Juifs. C'est ainsi qu'ils m'accordèrent quarante-huit heures supplémentaires.

En sortant de la *gestapo* je décidai de poursuivre mon travail de sauvetage des Juifs. J'entrai en contact par téléphone avec les chefs des résistants d'Athènes et je leur demandai de régler tous les détails pour la fuite des Juifs d'Athènes. Cet accord a été écrit et les détails étaient les suivants :

La mission des résistants était de sauver tous les Juifs d'Athènes et de les envoyer dans la Grèce libre, c'est à dire dans les montagnes, de leur trouver nourriture et refuge dans la mesure de leurs possibilités. Les Juifs ne seraient pas obligés de combattre à leurs côtés contre les Allemands mais tout jeune Juif qui voudrait se joindre à eux jouirait de tous les droits des résistants.

En échange, je m'engageais à leur donner l'argent de la Communauté déposé en banque et après le sauvetage je devais leur fournir une attestation confirmant leur action en faveur des Juifs pour qu'ils l'utilisent auprès des organisations juives d'Amérique et de Turquie.

En outre je collectai chez les Juifs riches de l'argent que je distribuai à tous les pauvres pour qu'ils puissent couvrir leurs frais jusqu'à ce qu'ils arrivent chez les résistants.

Tel fut le chapitre du sauvetage des Juifs d'Athènes où 3000 personnes environ furent sauvées par moi et les résistants durant un an et demi jusqu'à la fin de la guerre, en octobre 1944.

Athènes 1954
Rabbin Eliaou Barzilai
Grand-Rabbin d'Athènes (né à Salonique)

TÉMOIGNAGE INÉDIT D'ALICE BENMAYOR, LA FILLE DU RABBIN BARZILAI

Quand mon père, pressé par Wisliceny devait se rendre à la *gestapo* pour fournir les noms des membres de la Communauté d'Athènes, il avait une offre de l'archevêque¹ Damaskinos qui lui proposait de l'envoyer par sous-marin en Egypte, mais lui seul.

Damaskinos s'occuperait, par l'intermédiaire du chef de la police de trouver pour ma mère et moi une famille grecque disposée à nous cacher. Je suis partie pour rencontrer immédiatement le secrétaire de Mgr Damaskinos, mais ne l'ai pas trouvé chez lui : il m'avisait qu'il me proposait un rendez-vous pour le lendemain.

A mon retour à la maison, mon père me dit qu'il fallait prendre une décision au plus vite. La proposition de l'E.A.M. (organisation des partisans grecs) était de nous envoyer toute la famille à la montagne.

¹ orthodoxe, NDLR.

Le lendemain dans la soirée, en cachette, nous partons en direction d'une famille (d'accueil) à Kolonaki. De ce moment-là, ayant entre les mains nos fausses cartes d'identité, la mienne avec le nom d'Alexandra Margioli, ce fut une course désespérée de village en village, ne restant dans chaque village que quelques jours.

Nous séjournons alors un mois à Xironomi. Mon père, très anxieux sur le sort des juifs d'Athènes voulait à tout prix y retourner.

Ne voulant lui laisser courir ce terrible danger, je me décide, en compagnie de la sœur du propriétaire d'un hôtel à Athènes, appelé Atlas (il existe encore aujourd'hui) de faire le voyage pour Athènes. A notre arrivée, nous trouvons l'hôtel occupé par les SS. Le directeur réussit à nous faire monter à l'étage en cachette pour cette nuit-là.

Le lendemain, pour notre chance, la garnison des SS partit pour le front. Je suis allée trouver Mr Lovinger, membre du Conseil de la Communauté d'Athènes qui, étant sujet hongrois ne courait pas le danger d'être arrêté par les nazis¹. Etonné de mon courage, il me dit qu'il fallait quitter immédiatement Xironomi, car les Allemands, furieux qu'un juif ait osé se moquer d'eux avaient publié une proclamation promettant une prime d'argent à qui dénoncerait le lieu de cachette (de mon père). Il m'a fallu attendre quelques jours pour trouver le moyen de rentrer à Xironomi. A mon retour la décision fut prise, toujours avec l'aide des partisans, et de ce moment-là ce fut une fuite continue de village en village, cheminant à pied ou sur des mulets.

A Lidoriki (un autre village) je suis tombée malade du typhus. J'étais encore en convalescence quand on nous fit savoir qu'un bataillon allemand se dirigeait sur Lidoriki. Avec beaucoup de peine mon père a réussi à trouver un mulet pour moi car je ne devais pas marcher. Les habitants fuyaient, évacuant le village. Après quelques jours l'histoire se répétait pendant des mois. Arrivée à Karpenissi.

C'est là que nous avons appris par un voyageur arrivé d'Athènes la triste nouvelle que le 24 mars 1944 une partie des juifs de la ville furent déportés, ayant cru l'avis des Allemands qu'on allait leur distribuer des *matzot* pour *Pessah*. Ceux qui eurent la malchance de se présenter furent arrêtés et déportés vers Birkenau et quelques uns vers Auschwitz.

L'histoire ci-dessus est décrite telle que je l'ai vécue². Apprenant en octobre 1944 la libération, nous sommes rentrés à Athènes après 14 mois d'exil dans les montagnes, ayant connu mille difficultés. □

Alice Benmayor

Dans une note complémentaire Alice Benmayor ajoute que son père était un brave homme, né à Salonique en 1891, un intellectuel de qualité qui entre autres pratiquait, outre le turc, le grec, l'hébreu, l'allemand, le français, le serbe et l'espagnol, qu'il avait étudié à l'école rabbinique de Beth Joseph à Salonique et que, meilleur élève de sa classe, soutenu par le "Hilfsverein der deutschen Juden", il avait été envoyé à Jérusalem pour parfaire son instruction. Dès 1932 il fut Grand-Rabbin de Belgrade, puis en 1936 d'Athènes, ainsi que Hazan. Sa connaissance des langues - entre autres atouts, car Alice, par pudeur sans doute, ne parle pas expressément de son courage, de sa détermination, de sa présence d'esprit, de son intelligence des situations - lui avait permis de mieux aider dans la période difficile, comme les témoignages que nous publions ci-dessus le précisent.

Elle ajoute affectueusement tant d'années après qu'elle est fière d'être sa fille.

Qui ne souscritait à ce jugement ?

Eliahou Barzilai est mort en 1979 et nous serions heureux que la présente "Lettre Sépharade", largement distribuée en Grèce, contribue à honorer sa mémoire, surtout auprès des jeunes générations qui ne l'ont pas connu en activité. Nous saluons ses petits-enfants Nissim et Esther.

La Rédaction

¹ pour le moment du moins...
NDLR

Recherches familiales

- **Michèle Haïm** recherche depuis des années des traces de sa grand-mère maternelle :

Sol Molho, veuve de Jacob,
fille de **Salomon Amar**,
née aux environs de 1873 à Salonique,
et déportée depuis cette ville en 1943.

Quelqu'un se souviendrait-il encore de cette femme et aurait-il la gentillesse de le faire savoir à Michèle ?

Elle en serait fort émue et reconnaissante.

- L'Association de recherches généalogiques "**Ancêtres Italiens**"³ peut vous faciliter toutes investigations de l'autre côté des Alpes, et possède en mémoire de nombreux noms typiques - y compris ceux de Rhodes - relevés sur des ouvrages peu répandus.

Prenez contact.

² La LS avait demandé à A.B. un témoignage personnel vécu et non une information livresque.

³ 3 rue de Turbigo
75001 Paris.
Le responsable est
Marc Margarit, qui
prendra vos appels le
soir après 21h30 à
01 46 64 27 22

EI KANTONIKO DE CHOCHANA

Journaliko amigo

Etchame tino y oye lo ke tengo a dizir. Denprimero, dechame beber un kafiko turko bien kayente para ke me se are-sente el meoyo. Todo me se esta embroliando en la kaveza y no se por onde empesar. Bueno ! Agora te dire lo ke se pasa.

Mos kareimos, trokimos de kaza ! Ya te estas demandando : "ke le akontesio a esta atavanada ? Miles de famiyas se karean kada dia y no uvo may tantas khadras y baranas !" Esto ya lo se. Para mosotros es diferente : bivir trenta y siete anyos - no es poko - al mismo lugar, nos es kolay dechar tanto souvenires entre las paredes. Si puedian avlar tenian muntcho de kontar. Entrimos en el apartamento kon kriaturas tchikas. Se fueron de kaza novios, kada uno tomando el kamino ke el destino le apa-rejo. Kada kuantito tyempo mos trucheron un nuevo nasido para kerer y arregalar. Los anyos passando la meza de la kamareta de komer se izo estrecha para arecojermos las notches de Chabat y de Moadim.

Journaliko karo, te estas dziendo : "si estuvites tanto bueno en esta kaza, ke lokura vos tomo de dechar el lugar ?" Yo te respondo ke la vida es ansi, ke no azes syempre lo ke keres.

Mi marido tyene problemas de salud y agora no puede suvir y abachar eskalones. Los dos pianos onde moravamos eran muy duros para sus patchas.

Muestra lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'**Isacco Hazan** rédigé sous forme d'un dialogue vivant qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman. Nous poursuivons ce dialogue volontairement tout simple, pour ne pas décourager les débutants.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais des notes éclairantes que **Haim Vidal-Sephiha** a bien voulu réviser et commenter. La graphie adoptée est celle de Vidas Largas. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

PÉRLA SE PREZÉNTA KON LA TAVLÁ

Redjina : *Empésá por los senyóres ke lavoráron en pyes díya entéro.*

Chemuel : *gustándo una kutcharika de dülse, bevyéndo un póko de água, la méte en la kúpa i tomándo el findján de kafé : Kafés d'alegríya !*

Avram a la íja : *Mersí hanúm, no tengo gána.*

Saróta : *Charópe de nóvyá !*

Réyna : *Gustózos i alégres ! Para bódas i(n)chállah ! Guadráda de ayinará, te izítes nikotcherika. El dülse está d'alavár al Dyo. Tu lo izítes ?*

Pérta : *No, es la mamá.*

Redjina : *Sólo un kuárto de óra me tomó pára kozérlo.*

Réyna : *Es de chaká ?*

Redjina : *La verdá, lo dévo a un tefsín ke yéva buéno su nómbre. La márka es PRÉSTO. Lo merkó Avram de úno de sus kliéntes del tcharchí.*

Réyna : *Me puédes amostrár ?*

Redjina : *Sigúro, kon plazér.*

Réyna : *azyéndo la deskuvyérta : Ay ányos ke téngo el mízmo !*

tavlá = plateau. (esp. tabla = planche)

senyóres ou sinyóres = les hommes, les seigneurs comme chacun sait, dans cette civilisation patriarcale...

en pyes = en pied, debout.

kutcharika = (esp. cuchara) = cuiller, avec le diminutif.

kúpa = la coupe, le verre.

findján = (turc finçan, la tasse), mot que nous avons fréquemment rencontré déjà.

kafé, ou kavé à la mode turque : etchar el kavé : lire l'avenir dans le marc de café.

hanúm = (turc) mot maintes fois rencontré, fort courant = princesse.... Hanúm durmyéndo, mazal despyérto : jouvencelle endormie, la chance veille...

gána = (esp.) envie.

charópe de nóvyá = (esp. jarabe, arabe charâb : boisson sucrée). Sirop de mariée. Es un charópe de mujér : c'est une femme très douce, pleine de bonté.

para bodas (esp : noces) i(n)chállah (arabo-turc) = que ce soit en vue de noces, si Dieu le veut !

ayinará = le mauvais œil, qui tient une grande place dans les civilisations orientales. De ayinará ke mos guádre el Dyo : Que Dieu nous preserve du mauvais œil.

nikotcherika = diminutif espagnolisé du grec nikikirá qui a donné en j.e. nikokyerá ou nikotcherá, maîtresse de maison, bonne ménagère.

d' alavar al Dyo = élever, louer. Cette confiture est si délicieuse qu'il faut en louer Dieu.

kozer = (esp. cocer, cuire) à ne pas confondre avec kuzír, coudre. Participe passé différents : kozído, cousu, et kótcho cuit, d'où biskótchos : biscuits.

chaká = (turc s'aka) blague, plaisanterie. Chakadjí : plaisantin, blagueur, boute en train; féminin chakadjíya.

tefsín = turc tepsi = casserole, fait-tout, nous explique notre émérite professeur de cuisine Méri Badi.¹

tcharchí (turc) = le marché, mot rencontré précédemment.

amostrár, ou simplement mostrár = montrer (ital. la mostra, l'exposition). Le agráda amostrár : il aime plastronner.

avuar = (franç. avouer). Bel exemple de judéo-fragnol, produit de la gallomanie galopante dont fut pris le j.e. à partir de l'enseignement dispensé par l'Alliance Israélite Universelle. Il vaudrait mieux revenir à l'esp. otorgar, consentir, approuver, promettre, alors qu'en j.e. ce mot a pris le sens de reconnaître, confesser : otorgár ou atorgár sus pekados : confesser ses péchés.

bitchimsizlik = (turc biçimsizlik) bizarrerie, extravagance.

kapák = (turc kapak) couvercle. Kada tendjeré tópa su kapák : chaque casserole trouve son couvercle, chacun finit par trouver l'âme sœur. Kapadeár un yéro : dissimuler une erreur. El syéto está kapaník : le ciel est nuageux, couvert.

Te *avúo* ke el *bitchimsizlik* de su *kapák* i la *komplikasyon* de su *empléyo* me *dávan* *espánto*.

Redjina : En Fránsya, yáman esta *katcharóla* "cocotte-minute".

Réyna : Pára el *dúlse*, *kulanéyo* un *koyadják* de *kóvve* *pezgádo kruchúm*.
La *narándja* me *tóma* *óras dezorádas*.

à suivre...

espantár =(esp.) faire peur, épouvanter. *Espántate* de los *kayádos*, de los ke van *arréz* de la *paréd* : méfie-toi des silencieux, de ceux qui rasant les murs.

kulaneár = (turc *kullanmak*), employer, faire usage de.

koyadják = (turc) marmite.

kóvve =(esp. *cobre*) cuivre.

pezgádo kruchúm = le premier mot esp., le second, turc, synonymie intensive entre mots d'origine différente, hétérosynonymie, redondance intensifiant le sens. Dans d'autres cas semblables : *préto karvón*, il s'agit d'intensité homonymique.

narándja = l'orange, en confiture seulement. Pour le fruit frais, s'emploie plutôt le terme : *portokál*, *pertokál*. Nous avons déjà vu cela précédemment.

óras dezorádas = expression amusante : des heures non comptées (en heures) : des heures "désheurees", innombrables.

Despues de dos meses de kanseria entre intchir kartones y desbarasar lo ke no keriyamos tomar, agora moramos en un "rez de chaussée" en una site kalma un ermozo apartamento.

De ver todo henozo y arentado me digo ke valia la pena ke mos dimos. Muestra kaza esta aviarta para todos nuestros keridos amigos. Un kafe turko y una kutcharra de dulce estan syempre pronti para arevirlos. Seyan los bienvenidos.

Buyrun !

Lucie-Chochana
Mazaltove

I EL DYO SE DESPERTO

Un conte de Daniel Alcalay

El Dyo, despues ke kreo el mundo en sesh dias, se reposo el sieten.

Ma un dia para el Dyo, es un milyarda de anyos.

Dunke el Dyo se desperto el otchen milyarda de anyos.

Etcho un ojo enriva de lo ke kreo, i topo todo maraviya, las estreas ke el mismo no puediya kontar briyando en este sielo sin fin.

En mirando, su ojo se aresto enriva del sol, de la luna i de la tierra, de color azul.

Enriva de esta estrea, creyi vida, arvoles, mares, rios i hayas.

Donde, en entre estas hayas, el ombre, la mujer, kon inteligensya i la posibilida de avlar para ke seyan enriva de las otras hayas ke no tyenen la palavra. Deven de bivar muy orosos.

En un subito, el Dyo oyo una riza . Ha ! Ha ! Ha !.. era el guerko ke aparesyo.

"Sos tu ? ke pensas de esta ovra miya ?"

"Maraviyoza" respondio el guerko. "Ma kuando te dourmites el sieten milyarda de anyos, yo me seli de esta ermozura".

"Abashi a la tierra i etchi un bafo de mi soluk enriva de siertos umanos i los ize pensar como yo".

"Malorozo guerko !" grito el Dyo, "deke izites esto ? Estos umanos deven de aboreserme !"

"No !" dicho el guerko, "ay umanos ke no saven mizmo ke eksistes. Ma los ke kreyen en ti, ay ke te aman malgrado estas todas desgrasias, i otros ke se espantan de ti. Ay un tchiko grupo de umanos ke se yaman djudyos. Entre eyos tambien ay ke te aman i ay ke se espantan de ti, malgrado ke sufren mas ke los otros pueblos.

Kuando se muere una persona kerida, resi-

tan una berakha, el "kaddish" ke empesa ansi :

<Ke seya magnifikado, sanktificado el nombre del Dyo en el mundo ke kreo sigun su voluntad.>

I kontinuan esta berakha todo kon alavasyones para ti.

Vites ke malgrado todas las miserias, las gerras, las sufryensas, las hazinuras, te estan alavando !"

"Yo no kero un mundo ansina !" grito el Dyo. "Kero ke este mundo seya un ganeden para los umanos, las hayas i para todo lo ke kreyi. Vo trokar estas todas angusiyinas, ovras de guerko ke sos."

"I kuando lo vas azer ?" demando el guerko.

"Amanyana", respondio el Dyo.

Ma un dia para el Dyo es un milyarda de anyos...

Pasensya, vamos a bivar en ganeden en un milyarda de anyos.

Vale la pena de asperar...

Daniel Alcalay

APPEL À INTERVENANTS

Deux importants colloques sont programmés pour l'été prochain et les responsables seraient heureux de recevoir des candidatures d'intervenants pour des contributions de bon niveau universitaire selon :

- Dixième conférence britannique sur les études judéo-espagnoles, du 29 Juin au 1er Juillet 1997.

Contributions souhaitées sur la conversion forcée des juifs au Portugal en 1497 et ses conséquences.

S'adresser au comité d'organisation de la conférence : Queen Mary and Westfield College, Miles End Road London E1 4NS. FAX : 44 181 980 5400 ou plus précisément Hilary Pomeroy, FAX 44 171 794 0765

- Cinquième Congrès International de Jérusalem, du 20 au 24 Juillet 1997 :

Terre et Etat d'Israël tels que perçus par les juifs sépharades et orientaux.

S'adresser à Misgav Yerushalayim, organisateurs : Hebrew University, Mount Scopus. Jérusalem 91905. FAX 972 2 588 3687

¹ Méri Badi :
250 recettes de cuisine juive espagnole .
Jacques Grancher éditeur, 1984.
194 pages
(Malheureusement épuisé).

Audio-visuel

LA CHANSON DE BENSOUSSAN¹

Henriette Azen

Déjà bien connue de nos lecteurs (voir entre autres les LS 13 et 19) pour les éditions et enregistrements de chants judéo-espagnols qu'elle tient de sa mère et s'efforce de recenser, Henriette Azen nous livre ici le second versant de sa mémoire.

Il s'agit de la tradition judéo-arabe qu'elle tient de son père et qu'elle a choisi d'illustrer à travers *La chanson de Bensoussan*, une célèbre complainte à propos d'un crime passionnel survenu à Oran en 1889 et qui a été chantée dans tout le Maghreb, aussi bien par le cheikh Zouzou que par Samy Elmaghribi. A son tour Henriette l'a chantée et enregistrée de manière artisanale, mais l'a surtout retranscrit très patiemment.

Dans un livret manuscrit de 68 pages elle a en effet pris la peine de retranscrire un à un les 240 vers de ce chant, aussi bien en caractères arabes qu'en caractères latins, accompagnés de leur traduction française. Nous ne pouvons que la féliciter pour ce travail de longue haleine qui intéressera certainement d'autres personnes issues comme elle d'origines multiples et également amoureuses de ces tristes et nostalgiques complaintes qui ont enchanté leurs parents. □

Michèle Bitton

PASEANDO⁴

Sandra Bessis, John Mc Lean,
avec Philippe Foulon et Alain Bouchaux

Sandra et John, que l'on entend trop rarement en concert, n'avaient semble-t-il rien gravé depuis le fameux "D'une lointaine Espagne" qui avait connu le succès il y a maintenant plusieurs années et nous avait enchantés.

Il se sont adjoint deux nouveaux partenaires pour étoffer leur formation et nous proposent ces jours-ci "Paseando", qui comporte nombre de chansons peu connues, souvent refrains amoureux. Avec toujours cette tradition que les chants d'hommes, même brûlants... soient interprétés par des femmes. Nous avons déjà constaté cette anomalie qui n'est qu'apparente puisque nos lecteurs savent que cette culture musicale n'a été transmise que par les femmes.

Ce nouveau disque compact reflète un complet renouvellement du répertoire de Sandra et John qui sont sortis des sentiers battus et ne nous offrent que deux ou trois chansons connues et déjà enregistrées par de nombreux interprètes.

D'emblée on reconnaît à la fois la clarinette turque ou la guimbarde de John, et l'on distingue ce que la nouvelle formation apporte : tambourin, viole etc.

Notons dans ces nouvelles interprétations les 6 ("Abenamar") et 8 ("Triste esta el rey David") par exemple qui, racontant des histoires complètes permettent à Sandra de prendre son élan.

Les 14 ("La serena") et 17 ("Avre tu puerta serrada"), classiques celles-là, la dernière avec John au saxo, sont superbement interprétées par Sandra, très bonne aussi *a capella* dans la 12 ("Durme, durme...").

Le livret porte le texte de chaque chanson en judéo-espagnol, français et anglais. □

Jean Carasso

NOSTALJÍA²

Matilda Koen Sarano et Hayim Tsur

Nos lecteurs connaissent bien l'inlassable activité de Matilda en matière de langue judéo-espagnole, de son maintien, de son enseignement³.

Cette fois, Matilda innove, écrit elle-même quelques strophes souvent poétiques, parfois émouvantes, sur des rimes parfaitement classiques, et les fait mettre en musique par Hayim Tsur, le grand spécialiste de cette activité en Israël nous dit le livret.

Le succès est mitigé : quelques très bien venues (la 1, la 3, la 7), quelques "industrielles" : on sent l'usine à musique avec une forte rythmique de base et une maîtrise de l'orchestration qui cadre mal avec le caractère artisanal, voire *a capella* de l'exécution traditionnelle de telles œuvres. Il reste que les 14 "la seloza" (la jalouse) et 15 "no m'emporta" sont émouvantes et de fine observation, bien chantées.

A propos d'exécution : le livret ne mentionne aucun nom d'interprète sous chaque chanson alors qu'on en discerne trois ou quatre différents, hommes et femmes : agaçant.... □

Jean Carasso

¹ Texte et cassette chez l'auteur, Henriette Azen, 5 avenue du Général Leclerc à 94200 Ivry, Tel. 01 46 72 08 31.

² Editions Hed Arzi 3a rehov Yoni Netaniahu. Or Yehuda 60376 Israël.

³ voir encore la LS 18 en page 12.

⁴ Tous disques et Editions ARB 46 rue Sainte-Anne 75002 Paris.

Le présent numéro, tiré à 3200 exemplaires, a été saisi et composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locoge, sur une maquette de Paul Bertrand.

La Lettre
Sépharade

L'un de vos amis serait peut-être heureux de connaître cette Lettre Sépharade trimestrielle

Communiquez seulement son nom et son adresse à l'éditeur responsable :

Jean Carasso

F - 84220 - Gordes

Merci.

Voici le tirage de notre publication pour les éditions de décembre:

900	exemplaires	en	1992
1500	“	“	1993
1900	“	“	1994
2700	“	“	1995
3200	“	“	1996

Il s'agit essentiellement d'un accroissement naturel, par "le bouche à oreille", grâce à la fidélité et les contributions de nombre de lecteurs.

Ces 3200 exemplaires de décembre 1996 seront distribués comme suit :

1950 à 2000 en France, dont 870 à 900 à Paris *intra muros*, 125 à Lyon *d°*, 100 à Marseille *d°* etc..

470 dans la Communauté Européenne, la Suisse comprise (100 à Genève).

420 dans le restant du monde, dont 150 en Israël, 130 aux USA, 50 en Turquie etc.

(Les nombres ci-dessus sont ceux des fiches : le nombre des exemplaires distribués est plus important, certaines institutions et université en requérant plusieurs.)

Permettez-vous à votre "**Lettre Sépharade**" de poursuivre en **1997 cette expansion ?**

Ceci est le seul **appel financier** qui vous sera adressé dans l'année.

Alors, avant d'oublier, expédiez vite votre participation d'un libre montant accompagné du bulletin ci-dessous (ou prélevez l'étiquette que vous aurez découpée sur l'enveloppe) adressant l'ensemble à

Jean Carasso F 84220 Gordes qui vous en remercie.

Nom et prénom :

Adresse (avec code postal) :

Téléphone, télécopie :



(décembre 1996)